

LE VOYAGE A SAINT-GEORGES DE DIDONNE

Raconté par Michel Daubet

Notre maître, monsieur Chambaud, était soucieux de nous ouvrir les yeux sur le vaste monde.

Il organisa un voyage scolaire de trois jours à Saint-Georges de Didonne. Le but était évidemment de nous faire découvrir la mer, ou, en tout cas, le début de la mer, car, c'est vrai, Saint-Georges de Didonne est encore situé dans l'estuaire de la Gironde. Sachez à ce propos que la Gironde est un bras de mer dans lequel se jettent la Garonne et la Dordogne et que, contrairement aux affirmations de certains géographes mal informés, la Dordogne n'est pas un affluent de la Garonne. Pas du tout. La Dordogne est assez grande pour se jeter dans la mer toute seule. La meilleure preuve, c'est que leurs eaux ne se mélangent pas. Les hydrologues l'ont constaté : la Garonne à gauche, la Dordogne à droite, en allant vers l'océan. Notez que cela paraît bien normal : la Garonne vient d'Espagne et la Dordogne d'Auvergne ; ces eaux là ne parlent pas la même langue.

Saint-Georges de Didonne étant situé en rive droite, c'était une excellente destination car, après une rude journée de voyage, on n'était pas complètement dépaysés, on était toujours au bord des eaux de la Dordogne !

Comme nous étions peu nombreux, le problème du maître était de remplir le car pour que ça coûte moins cher. Certes, chacun amenait sa maman, car on ne sait jamais, on ne peut exclure un bon cauchemar, la nuit, dans ces contrées lointaines ; mais il restait de la place. Alors, pour compléter le car, venait qui voulait, moyennant une petite participation.

Au jour dit, le matin très tôt, l'autocar Berliet, avec son long museau, nous attendait sur la place. L'embarquement fait, nous partîmes, direction Souillac, Sarlat et ...l'océan.

Nous suivîmes la vallée de la Dordogne : les virages ne nous font pas peur, c'est plus court et plus joli et on se sent plus longtemps chez soi. Vers Sarlat, première halte pour se restaurer un peu et offrir une séance de rattrapage aux étourdis qui

avaient oublié de prendre leurs précautions. Cela permettait aussi au chauffeur d'ouvrir les capots pour faire refroidir le moteur car, après une grosse heure de route, la bête devait commencer à chauffer. Puis vint l'heure du pique-nique de midi. Nos mères sortirent de leur sac ce qu'elles avaient soigneusement préparé la veille : pilchard, saucisson d'Arles avec sa médaille, œufs durs et poulet froid. On s'en léchait les babines.

En fin d'après-midi, nous arrivâmes à Saint-Georges de Didonne dans un vaste camp arboré où l'on nous installa. Nous dormirions dans des baraquements de bois à lits superposés et nous ferions la toilette devant des lavabos interminables munis chacun d'une théorie de robinets. D'eau froide, il va sans dire. Un confort spartiate. La guerre avait fait rage par ici. Je n'ai jamais su si c'était un camp de vacances ou un camp de prisonniers.

En tout cas, le lendemain nous avons bien dormi, et ce fut plage à volonté pour tout le monde.

Seulement voilà : la mer n'était plus là. C'est ainsi que nous fûmes confrontés brutalement au phénomène de la marée. Nous parcourûmes donc l'estran vaseux, à l'affût de toutes ces nouvelles petites bêtes que nous ne connaissions pas. Les crabes ne me firent pas bonne impression du tout alors que maintenant je les traque jusque sur les cartes des menus des restaurants. Comme on change !

L'après-midi, fort heureusement, la mer était revenue et nous pûmes jouer à saute-mouton dans les rouleaux jusqu'à tomber de fatigue.

Le chemin du retour, le lendemain, s'effectua sans encombre. On mangea les restes du pique-nique de l'avant-veille car on n'allait quand même pas les laisser gâter. Dans le car, on se remémorait et on se racontait les grands moments, nos observations, nos sensations, toute cette nouveauté. Tout le monde piaillait.

Et puis tout à coup, on ne sait pourquoi, ni qui avait commencé, on s'est mis à chanter et on a

fini le voyage avec «*Quand lou bouier*» et «*Aquellos mu-untagnos*», nos chants patriotiques occitans.

L'émotion sans doute.

Je m'en souviens encore, c'est dire si ce fut un beau voyage.

Extrait d'une chronique inédite sur le Floirac des années 50